

## Corpus scènes d'affrontement au théâtre

- Giraudoux, Electre I scène 8, 1937
- Bernard Marie Koltès, Le Retour au désert, scène 2 ; 1998.
- Jean-Luc Lagarce, Juste la fin du monde, 1ère partie, scène 3, 1990.

**QUESTION :** Comment les auteurs suggèrent-ils les rapports entre frères et sœurs à travers ces extraits ? Vous commenterez en particulier la distribution et le contenu des paroles.

### TEXTE 1 : Giraudoux, Electre I scène 8, 1937

#### Electre, Oreste, le mendiant.

**ORESTE.** – Pourquoi hais-tu à ce point notre mère, Électre ?

**ÉLECTRE.** – Ne parle pas d'elle, surtout pas d'elle. Imaginons une minute, pour notre bonheur, que nous ayons été enfantés sans mère. Ne parle pas.

**ORESTE.** – J'ai tout à te dire.

**ÉLECTRE.** – Tu me dis tout par ta présence. Tais-toi. Baisse les yeux. Ta parole et ton regard m'atteignent trop durement, me blessent. Souvent je souhaitais, si jamais un jour je te retrouvais, de te retrouver dans ton sommeil. Retrouver à la fois le regard, la voix, la vie d'Oreste, je n'en puis plus. Il eût fallu que je m'entraîne sur une forme de toi, d'abord morte, peu à peu vivante. Mais mon frère est né comme le soleil, une brute d'or à son lever... Ou que je sois aveugle, et que je regagne mon frère sur le monde à tâtons... Ô joie d'être aveugle, pour la sœur qui retrouve son frère. Vingt ans mes mains se sont égarées sur l'ignoble ou sur le médiocre, et voilà qu'elles touchent un frère. Un frère où tout est vrai. Il pourrait y avoir, insérés dans cette tête, dans ce corps, des fragments suspects, des fragments faux. Par un merveilleux hasard, tout est fraternel dans Oreste, tout est Oreste !

**ORESTE.** – Tu m'étouffes.

**ÉLECTRE.** – Je ne t'étouffe pas... Je ne te tue pas... Je te caresse. Je t'appelle à la vie. De cette masse fraternelle que j'ai à peine vue dans mon éblouissement, je forme mon frère avec tous ses détails. Voilà que j'ai fait la main de mon frère, avec son beau pouce si net. Voilà que j'ai fait la poitrine de mon frère, et que je l'anime, et qu'elle se gonfle et expire, en donnant la vie à mon frère. Voilà que je fais son oreille. Je te la fais petite, n'est-ce pas, ourlée, diaphane comme l'aile de la chauve-souris ?... Un dernier modelage, et l'oreille est finie. Je fais les deux semblables. Quelle réussite, ces oreilles ! Et voilà que je fais la bouche de mon frère, doucement sèche, et je la cloue toute palpitante sur son visage... Prends de moi ta vie, Oreste, et non de ta mère !

### TEXTE 2 : Bernard-Marie Koltès, Le Retour au désert, Minuit, 1988.

*Pendant la guerre d'Algérie, Mathilde revient en France avec son fils Édouard dans l'intention de récupérer la maison familiale et de régler des comptes. Une violente dispute l'oppose à son frère Adrien devant les serviteurs, Aziz et madame Queuleu.*

**AZIZ.** – Qu'ils se tapent donc, et, quand ils seront calmés, Aziz ramassera les morceaux.

*Entre Édouard.*

**Madame Queuleu.** – Édouard, je t'en supplie, je vais devenir folle.

*Édouard retient sa mère, Aziz retient Adrien.*

**Adrien** – Tu crois, pauvre folle, que tu peux défier le monde ? Qui es-tu pour provoquer tous les gens honorables ? Qui penses-tu être pour bafouer les bonnes manières, critiquer les habitudes des autres, accuser, calomnier, injurier le monde entier ? Tu n’es qu’une femme, une femme sans fortune, une mère célibataire, une fille-mère, et, il y a peu de temps encore, tu aurais été bannie de la société, on te cracherait au visage et on t’enfermerait dans une pièce secrète pour faire comme si tu n’existais pas. Que viens-tu revendiquer ? Oui, notre père t’a forcée à dîner à genoux pendant un an à cause de ton péché, mais la peine n’était pas assez sévère, non. Aujourd’hui encore, c’est à genoux que tu devrais manger à notre table, à genoux que tu devrais me parler, à genoux devant ma femme, devant madame Queuleu, devant tes enfants. Pour qui te prends-tu, pour qui nous prends-tu, pour sans cesse nous maudire et nous défier ?

**Mathilde**. – Eh bien, oui, je te défie, Adrien ; et avec toi ton fils, et ce qui te sert de femme. Je vous défie, vous tous, dans cette maison, et je défie le jardin qui l’entoure et l’arbre sous lequel ma fille se damne, et le mur qui entoure le jardin. Je vous défie, l’air que vous respirez, la pluie qui tombe sur vos têtes, la terre sur laquelle vous marchez ; je défie cette ville, chacune de ses rues et chacune de ses maisons, je défie le fleuve qui la traverse, le canal et les péniches sur le canal, je défie le ciel qui est au-dessus de vos têtes, les oiseaux dans le ciel, les morts dans la terre, les morts mélangés à la terre et les enfants dans le ventre de leurs mères. Et, si je le fais, c’est parce que je sais que je suis plus solide que vous tous, Adrien.

*Aziz entraîne Adrien, Édouard entraîne Mathilde. Mais ils s’échappent et reviennent.*

**Mathilde**. – Car sans doute l’usine ne m’appartient-elle pas, mais c’est parce que je n’en ai pas voulu, parce qu’une usine fait faillite plus vite qu’une maison ne tombe en ruine, et que cette maison tiendra encore après ma mort et après celle de mes enfants, tandis que ton enfant se promènera dans des hangars déserts où coulera la pluie en disant : C’est à moi, c’est à moi. Non, l’usine ne m’appartient pas, mais cette maison est à moi et, parce qu’elle est à moi, je décide que tu la quitteras demain. Tu prendras tes valises, ton fils, et le reste, surtout le reste, et tu iras vivre dans tes hangars, dans tes bureaux dont les murs se lézardent, dans le fouillis des stocks en pourriture. Demain je serai chez moi.

**Adrien**. – Quelle pourriture ? Quelles lézardes ? Quelles ruines ? Mon chiffre d’affaires est au plus haut. Crois-tu que j’ai besoin de cette maison ? Non. Je n’aimais y vivre qu’à cause de notre père, en mémoire de lui, par amour pour lui.

**Mathilde**. – Notre père ? De l’amour pour notre père ? La mémoire de notre père, je l’ai mise aux ordures il y a bien longtemps.

**Adrien**. – Ne touche pas à cela, Mathilde. Respecte au moins cela. Cela au moins, ne le salis pas.

**Mathilde**. – Non, je ne le salirai pas, cela est déjà très sale tout seul.

### **TEXTE 3 : Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1ère partie, scène 3, 1990**

*Jean-Luc Lagarce est né le 14 février 1957 et mort à Paris en 1995 du Sida. Après son bac, il entreprend des études de philosophie, qu’il interrompra après la rédaction d’un mémoire de maîtrise intitulé *Théâtre et pouvoir en occident*. Il fréquente en même temps le Conservatoire d’art dramatique. Dans la pièce, Louis, 34 ans, décide de revenir vers les siens, dans son village natal, après de longues années d’absence. Il entreprend ce voyage pour annoncer sa « mort prochaine et irrémédiable ». Malheureusement, dans cette famille, on a du mal à se dire les choses, à exprimer ce que l’on ressent véritablement. Alors, la solidarité, l’affection, laissent place aux malentendus et aux non-dits qui ne feront que renforcer les difficultés de communication au sein de la famille. La scène 3 se compose d’une tirade monologuée de sa sœur qui avait 12 ans lors de son départ. La pièce a été adaptée en film par Xavier Dolan en 2016.*

**Suzanne.**

Parfois, tu nous envoyais des lettres,  
parfois tu nous envoies des lettres, ce ne sont pas des lettres, qu'est-ce que c'est ?  
de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases,  
rien, comment est-ce qu'on dit ?  
elliptiques.

« Parfois, tu nous envoyais des lettres elliptiques. »

Je pensais, lorsque tu es parti  
(ce que j'ai pensé lorsque tu es parti),  
lorsque j'étais enfant et lorsque tu nous as faussé compagnie  
(là que ça commence),

je pensais que ton métier, ce que tu faisais ou allais faire  
dans la vie,

ce que tu souhaitais faire dans la vie,

je pensais que ton métier était d'écrire (serait d'écrire)  
ou que, de toute façon

- et nous éprouvons les uns et les autres, ici, tu le sais, tu  
ne peux pas ne pas le savoir, une certaine forme d'admiration,  
c'est le terme exact, une certaine forme d'admiration  
pour toi à cause de ça -,

ou que, de toute façon,

si tu en avais la nécessité,

si tu en éprouvais la nécessité,

si tu en avais, soudain, l'obligation ou le désir, tu saurais  
écrire,

te servir de ça pour te sortir d'un mauvais pas ou avancer  
plus encore.

Mais jamais, nous concernant, jamais tu ne te sers de cette possibilité, de ce don (on dit comme ça,  
c'est une sorte de don, je crois, tu ris)

jamais, nous concernant, tu ne te sers de cette qualité

- c'est le mot et un drôle de mot puisqu'il s'agit de toi –

jamais tu ne te sers de cette qualité que tu possèdes, avec  
nous, pour nous.

Tu ne nous en donnes pas la preuve, tu ne nous en juges pas  
dignes.

C'est pour les autres.

Ces petits mots

- les phrases elliptiques -

ces petits mots, ils sont toujours écrits au dos de cartes postales

(nous en avons aujourd'hui une collection enviable) comme si tu voulais, de cette manière, toujours  
paraître

être en vacances,

je ne sais pas, je croyais cela,

ou encore, comme si, par avance,

tu voulais réduire la place que tu nous consacrerai

et laisser à tous les regards les messages sans importance que tu nous adresses.

« Je vais bien et j'espère qu'il en est de même pour vous. »

